

Société d'agriculture, commerce, sciences et arts de la Marne. Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne. 1920-1922.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

L'EXCURSION

par A. LÉAUD

Membre titulaire résidant

Par un matin d'octobre 1917, la « troisième année » de l'École normale de Châlons-sur-Marne débarquait à la petite gare de Coligny en Champagne. Les casquettes galonnées d'or se mêlaient un instant sur le quai aux képis des permissionnaires. Et la même joie brillait aux yeux de ces jeunes soldats qui se hâtaient vers leurs familles avec une impatience d'écoliers, comme aux visages des grands élèves à l'uniforme sombre qui se formaient d'eux-mêmes et militairement en colonne pour une étape de trois bonnes lieues.

Mais, passé le village dont l'humble physionomie ne répond guère à la splendeur du nom, ce bel ordre se modifiait et la colonne se dédoublait librement. En tête, le groupe des « éclaireurs », ayant pris successivement le pas d'instruction, puis le pas accéléré, puis le pas précipité des chasseurs à pied, fut bientôt l'avant-garde détachée du bataillon normalien. Avant-garde hardie qui repérait avec soin les paysages, s'orientait du haut des crêtes et découvrit la première, sur sa gauche, le Mont-Août, cette borne solitaire et triste que la nature a plantée entre Champagne et Brie, entre la plaine et la falaise. Derrière ces marcheurs intrépides, le groupe des « philosophes » s'en venait d'une allure plus lente suivant au fil de la route le fil des idées, comparant déjà les formes diverses de sa future activité scolaire et laissant déborder son enthousiasme dans la grâce

ensoleillée du jour. Mais quel sage a dit justement que l'enthousiasme n'est pas une méthode ? Une fois de plus, ce qui devait arriver arriva : les philosophes s'égarèrent. Cette disgrâce leur advint alors qu'ils traversaient le petit bourg d'Aulnizeux : ayant poussé droit devant eux, sans souci des détours du chemin, ils durent errer quelques minutes entre une cour de ferme et des champs labourés. Ils tombèrent heureusement sur une troupe de soldats que des officiers passaient en revue. Complaisants, les hommes bleus les remirent sur la bonne voie.

C'est la voie, désormais historique, qui longe au nord les marais de Saint-Gond et, franchissant ruisseaux et tourbières, dessert ces villages, hier inconnus, dont les noms, depuis la Marne, s'inscrivent pour toujours aux fastes de nos régiments : Vert-la-Gravelle, dont les Allemands, le soir du 5 septembre 1914, allumèrent les maisons de bois et de craie comme une immense torche destinée à éclairer leur progression dans la nuit ; Coizard, à l'orée des bois d'où l'ennemi déchaînait par moments sur la vallée les rafales de ses mitrailleuses ; Joches, dressant au bord de son rû des murs couleur de rouille, d'informes ruines que battirent tour à tour les deux artilleries et d'où nos 75 débusquèrent pour accélérer sa retraite les arrière-gardes de Bülow. Partout, sauf à Courjeonnet et à Villevenard, épargnés presque en entier dans la grande épreuve, les images de cette bataille de six jours se lèvent tragiquement du sol et des eaux. Certains élèves-maîtres qui traversèrent ces lieux en fugitifs, pressés par l'avance ennemie à la veille de la lutte, se font aujourd'hui les cicérones de leurs camarades par ces mêmes chemins où, naguère, ils couchèrent à la belle étoile. Ils leur montrent d'un signe expert les positions de batteries sous les arbres et

les tombes près des écoles. Pauvres écoles qu'enveloppa l'effroyable tourmente ! L'une garde encore, enchâssée dans sa façade comme un joyau de guerre, l'obus allemand de 77 qui devait la démolir, mais qui n'a pas éclaté ; l'autre, en bordure d'une petite place rustique, n'est plus que décombres calcinés par le feu et lavés par la pluie. Dispersées en pleins champs ou groupées au voisinage des routes, les tombes se révèlent de loin par les cocardes tricolores que le Souvenir français suspend pieusement à leurs croix. Tous les fronts se découvrent devant ces tertres où les vainqueurs de la Marne dorment avec leurs uniformes pour linceuls, alertes fantassins que fauchèrent les balles, dragons dont une volée de shrapnells arrêta le magnifique élan.

L'impression funèbre s'accroît à mesure qu'on se rapproche des marais. C'est qu'en dépit du soleil, des lambeaux de brume traînent à la surface de ces eaux mortes hantées des courlis et des oies sauvages, et d'où jaillissent, par endroits, de grêles bouquets d'aulnes et de peupliers. La double mélancolie de l'automne et du paysage oppresse les jeunes promeneurs pensifs. Par delà ces canaux qui découpent en lignes droites le sol mouvant, leur regard s'arrête sur les tours de Mondement qui couronnent au sud les collines, et remonte au nord vers les masses forestières où Fèrebrianges et Congy cachent leurs maisons blanches. Et le silence agit puissamment sur leurs âmes dans ce cadre épique, aujourd'hui presque désert. Au sortir de la zone du front qu'emplissent chaque jour des roulements de canonnades, des passages d'avions et des rumeurs de troupes, la tranquillité de ces campagnes leur paraît insolite. En vain cherchent-ils au ciel l'habituelle ronde des grands oiseaux de toile et d'acier. Seul,

un biplan qui, de loin, semble frôler de ses ailes les vastes bois d'Étoges viendra, le soir, animer insuffisamment l'horizon.

On devine bien que les deux groupes, — éclaireurs et philosophes, — s'étaient enfin rejoints pour faire une entrée solennelle dans Villevenard, but de leur excursion.

Ce village est en train de devenir célèbre, depuis qu'un maître écrivain, M. Ch. Le Goffic, en a fait comme le centre d'intérêt de son dernier livre : *Les Marais de Saint-Gond*. Mais, avant la lecture de ce dramatique récit, tous les archéologues ne savaient-ils point qu'un instituteur, doublé d'un savant, avait rassemblé là, résultat de ses fouilles heureuses, une des plus riches collections d'objets des périodes préhistorique et gallo-romaine ? D'autre part, comme il avait tenu journal de l'invasion, alors qu'elle s'accomplissait sous ses yeux, nos jeunes gens brûlaient d'interroger en M. Roland un témoin véridique des grands jours de la Marne. Et, accentuant de sa présence le plus aimable des accueils, voici que M. l'Inspecteur primaire arrivait lui-même tout exprès pour ajouter une partie « technique » au programme de la journée.

Certes, la journée fut bien remplie, et féconde en suggestions variées. Mais il convient d'oublier, en ces temps de restrictions, celles qu'un déjeuner collectif put, d'abord, inspirer à des appétits de dix-huit ans. Disons tout simplement que ce simple repas fut servi dans une vieille auberge de France où Jean-Jacques eût aimé faire asseoir son Émile, après une course pareille à celle que venaient de fournir nos élèves-maîtres. Et, tout de suite, commence la visite à l'école mixte où M. l'Inspecteur explique avec une élégante précision

la bonne exposition du local, la valeur hygiénique d'un mobilier neuf et l'intérêt d'un musée dont les collections ne s'enferment point tout entières dans quelque sombre armoire pour en sortir difficilement, mais sont disposées sur les murs pour le plaisir des yeux et presque à la portée des doigts. Il insiste sur l'importance d'un recrutement qui s'augmente ici de la présence de nombreux réfugiés ; il dit le mérite d'une organisation qui, superposant les cours en deux classes au lieu de les multiplier dans deux écoles spéciales, règle mieux les efforts de l'instituteur et de l'institutrice ; il montre qu'aux préparations complexes et dispersées la coéducation substitue une pratique efficace et simple, et que la division du travail garde son prix en passant des besognes de l'atelier ou du laboratoire à celles de l'enseignement. Garçonnetts et fillettes interrompent un moment leurs devoirs pour considérer ces visiteurs imprévus et graves dont la curiosité, pourtant, ne les intimide pas, car ils la sentent faite de sympathie pour leurs petites tâches. La vivacité champenoise sourit au fond de leurs yeux noirs. A l'heure de la récréation, ils font cercle, déjà familiers, autour du groupe qu'un photographe « prend » pour illustrer l'histoire de sa promotion. Scène amusante qui se passe dans une belle cour en terrasse, à deux pas d'un jardin si riche en légumes que la circulaire relative à la surproduction horticole s'y lit vraiment sur le terrain. Et M. Roland s'étant éloigné quelques minutes pour répondre à la demande urgente d'un officier d'administration dont le convoi marque un arrêt à Villevenard, son chef en profite pour révéler à de futurs maîtres la surprenante activité de cet éducateur dont la guerre, en l'absence du maire mobilisé, a fait un administrateur à qui rien n'échappe : réquisitions, ravitaillement, œuvres

d'assistance et qui, loin de fuir les responsabilités nouvelles, cumule avec un zèle le plus souvent gratuit les plus lourdes fonctions. — « Ils sont comme cela des centaines dans la circonscription », conclut M. l'Inspecteur au moment où le bon maître revient, joyeux de nous entraîner vers son Musée.

Musée historique, et non plus musée scolaire, — voici le domaine où l'archéologue se délasse des travaux du secrétaire de mairie et, patiemment, méthodiquement, augmente chaque jour la collection la plus ancienne et la plus vaste que nous ayons vue. Il s'agit, bien entendu, de collection personnelle et faite sur place, car il est si facile de grouper des pièces d'origine lointaine et suspecte et de s'improviser « préhistorien » sans souci de démonstration ! Ici, pas une arme, pas un débris de squelette, pas un vase qui ne se rapporte étroitement à la vie des premiers hommes établis sur les bords des marais de Saint-Gond, qui n'en révèle l'industrie, les coutumes, et jusqu'aux croyances. De l'âge de la pierre éclatée aux temps mérovingiens, ce sont, fixés sur les murs ou posés soigneusement sur des planchettes, les objets les plus abondants et les plus propres à stimuler l'imagination de futurs chercheurs. Quelle joie pour des esprits curieux d'entendre une voix autorisée dire comment se forme une vocation d'archéologue, comment des fouilles livrent les secrets des millénaires et comment le passé rejoint le présent dans la persistance des mêmes conditions géographiques et climatériques ! Râcloirs et pointes de flèches, coups de poings et tranchets de carnisation passent de main en main, puis c'est le tour des élégantes poteries d'argile rouge ou brune, si fraîches qu'elles semblent façonnées d'hier et dont M. Roland a trouvé un grand nombre dans le cimetière méro-

vingien de Bannes, puis celui des armes franques parmi lesquelles l'épieu voisine sur une panoplie avec le terrible scramasaxe. Trésor de la collection épargnée par l'avidité des Allemands, que les objets d'or ont seulement tentés, voici la belle hache de pierre, arme d'un chef, emmanchée dans un bois de renne ; les haches votives offertes dans l'ombre des sépulcres au souvenir des guerriers morts ; les perles de calaïs dont les femmes de l'âge des menhirs ornaient leurs cous et leurs bras nus. Une admirable coupe en verre de l'époque gallo-romaine, — peut-être un de ces vases de Myrrhène chers aux élégances du 1^{er} siècle, — brille toute rose dans la pénombre du cabinet. Entre les dents d'un squelette on aperçoit encore le denier de Charon. Mais le possesseur de ces richesses n'a point dédaigné des vestiges plus récents, trouvés sur les champs de bataille de septembre 1914. C'est une éloquente et dernière leçon d'histoire que donnent dans la salle de la mairie les débris d'armes et d'équipements abandonnés par les modernes Barbares, depuis l'aigle du casque jusqu'à cet écusson de « Gibraltar » qui, cousu sur la manche de certains soldats, fit parfois confondre avec une troupe anglaise un régiment westphalien.

Par les champs où pointe déjà la jeune verdure des avoines, à travers les vignes étalant à flanc de coteau l'alignement géométrique et noir de leurs ceps, la caravane se hâte à présent vers les grottes que M. Roland mit à jour et qui sont devenues, à titre préhistorique, une propriété départementale dont il est le gardien. Qu'ils plongent leurs regards dans ces chambres sépulcrales dont les parois taillées à coups de hache s'ornent, parfois, de mystérieux dessins, ou que, lisant pour eux le paysage quaternaire dont les grandes lignes se sont

conservées entre la forêt au nord et les marais au sud, leur guide leur désigne l'emplacement d'une cité lacustre dont il a vu les pilotis émerger de la tourbe, plusieurs élèves sentent alors comme lui leur curiosité devenir passion. « Il manque à ma chaîne un anneau : c'est l'âge de bronze, mais il gît là », dit M. Roland en montrant ces étendues palustres auxquelles il compte arracher bientôt leurs derniers secrets. Contagion d'un bel exemple ! Je ne serais pas surpris que l'un de ses jeunes auditeurs vienne à cette occasion lui prêter demain le plus enthousiaste des concours.

Nous quittons ces hypogées où — qui l'eût cru ? — à douze mille ans de distance, imitant les troglodytes qui les avaient percés dans la craie, les habitants de Villcvenard se réfugièrent pendant la bataille de la Marne. Et, pour terminer la journée, c'est vers la bataille encore que M. Roland, infatigable, nous conduit. La route, qui se glisse entre la falaise calcaire et les marais de plus en plus réduits, tourne au sud, franchit le Petit-Morin et monte en lacets vers des collines boisées ; c'est le fameux « défilé » de Talus-Saint-Prix et, là-haut, dominant l'immense horizon de la Champagne et de la Brie, le Signal du Poirier offre la plus tragique des évocations. En s'« égaillant » nos promeneurs atteignent bientôt ce sommet où, mieux qu'un récit, des tombes, toujours des tombes, disent l'âpreté du choc entre la garde prussienne et les tirailleurs de la première division marocaine. Sur cette crête étroite, deux fois perdue et deux fois reprise, les fantassins du 77^e soutinrent aussi l'attaque de plusieurs régiments et, cause initiale de la victoire de Foch, le barrage plia mais ne céda pas. Il n'est pas besoin de longues explications tactiques pour comprendre ici l'histoire : en la faisant revivre sous nos pas, à l'un

des endroits les plus pathétiques de la grande guerre, l'instituteur de Villevenard achevait noblement son programme.

Redescendus dans la vallée où l'automne dorait les cimes des grands peupliers qui ont vu s'écouler la retraite allemande, mais où la nature, selon la mélancolique expression de M. Ch. Le Goffic, « étouffe déjà les ruines sous son chant », les élèves maîtres regagnèrent au crépuscule, par un train départemental, la grande ligne qui dessert l'École normale de Châlons-sur-Marne. Un clair de lune qui favorisait singulièrement l'audace des avions ennemis, — ils bombardaient juste à cette heure la ville où nous allions, — était, malgré tout, propice à ces réflexions nocturnes que la sagesse affirme les meilleures. Il parut bien à celui qui les accompagnait que la journée laissait dans l'esprit des élèves ces deux images précises : une petite école rurale bien adaptée à sa fonction ; — un instituteur modeste qui, s'étant fait l'historien local des plus anciennes civilisations et le bon serviteur de la communauté, trouve dans un village les plus belles raisons d'y vivre. Après de telles expériences et revenant enseigner dans ces mêmes campagnes, nos jeunes gens s'y sentiront sans doute moins dépaysés. Ils comprendront mieux aussi le rôle éminent que joue dans la vie française, et jusque dans les coins les plus reculés du territoire, cette école nationale qu'ils s'appêtent à servir. N'en sauront-ils pas maintenir plus fermement les principes pour les avoir vus réalisés sur place et pour en avoir mesuré la force en ces jours d'épreuves ? C'est ce qu'il est permis d'espérer. Après des guerres cruelles qui avaient désolé longtemps l'île de Crète, le sage Idoménée, désireux d'assurer la sécurité, l'honneur et l'abondance au peuple de Salente, demanda

conseil à Mentor : « Il faut, dit celui-ci, faire garder inviolablement les lois de Minos pour l'éducation des enfants (1). »

(1) *Télémaque*, Livre X, chap. IV.